

Critique, rhétoricité, communicabilité

JEAN BESSIÈRE

*Université de la Sorbonne Nouvelle
17, rue de la Sorbonne
75005 Paris
France*

ABSTRACT: La critique et la théorie littéraires contemporaines présentent un paradoxe: elles notent, par la référence à la rhétorique, la rupture de la propriété argumentative ou persuasive de l'oeuvre; elles préservent cependant l'hypothèse d'une propriété conversationnelle du littéraire – hypothèse qui n'est pas véritablement explicitée. Ce paradoxe, essentiellement lisible dans la "déconstruction", l'est aussi dans les propositions de Sartre, dans la "pensée du dehors" de Foucault, dans le dialogisme de Bakhtine. Le paradoxe revient, de fait – telle est la thèse de cet article – à énoncer une propriété rhétorique et persuasive de l'oeuvre, au moyen d'une référence à la rhétorique d'abord confondue avec la tropologie et avec l'effacement du jeu persuasif. Cette ultime propriété rhétorique et persuasive est identifiable par l'alliance de la *suspension*, qui caractérise le texte littéraire dès lors qu'il est placé sous le signe de la rupture de l'argument et de la persuasion, et du jeu anaphorique, lui-même indissociable du questionnement que suscite la suspension. A partir du constat de ce questionnement, il convient de dire que le texte littéraire est ce qui fait fond à la disparité du doxique, et que celui-ci apparaît comme le répondant provisoire et variable de la *casuistique* que constitue le texte littéraire.

KEY WORDS: Communicabilité, critique littéraire, déconstruction, dialogique, écriture, imaginabilité, pragmatique, rhétorique, solipsisme, vraisemblable, Bakhtine, Foucault, De Man, Sartre.

L'usage de la référence rhétorique dans la critique littéraire contemporaine est un usage paradoxal. Il défait explicitement ce qui peut renvoyer à une propriété argumentative ou persuasive de l'oeuvre; il préserve cependant l'hypothèse d'une propriété conversationnelle du littéraire. Celui-ci, dans l'isolat qu'il constitue dès lors qu'il est considéré hors du jeu argumentatif ou persuasif, conserve, puisqu'il est lu, commenté, une propriété relationnelle doublement comprise: elle fait de l'oeuvre un objet d'apparement par le jeu de la lecture, et caractérise cette oeuvre par une possibilité d'apparement aux autres oeuvres – l'hypothèse même de la textualité et de l'intertextualité. Outre ces jeux, où se reconnaît l'équivoque de l'indissociable du discours littéraire et du langage ordinaire, – et cela constitue à soi seul un champ spécifique d'analyse –, le paradoxe de l'usage de la référence rhétorique fait encore considérer ce qui se dit de la situation du littéraire, selon deux constats: tout finit par l'écriture, tout finit par la conversation. Ces deux constats peuvent encore être formulés: le paradoxe de la référence rhétorique dispose que l'écriture vient ultimement à l'indifférenciation du sens et qu'elle fonde par là la possibilité de la lecture et du commentaire, de l'argumentation et, par voie de conséquence, de l'articulation

du littéraire et de tout discours qui lui est autre. L'équivoque de la référence rhétorique constitue en elle-même une manière d'argument: marquer l'inaptitude de l'oeuvre à s'articuler persuasivement équivaut à indiquer que la notation de l'impossibilité de communiquer usuellement par le littéraire ne se distingue pas du type d'argumentation que cette notation suscite et qui est, de fait, la définition même d'une communicabilité. On retrouve ainsi une pertinence rhétorique du littéraire, à partir et hors de la tropologie. Il y a là l'implicite de la critique littéraire contemporaine. Il caractérise l'argumentation qui sous-tend cette critique et précise la communicabilité paradoxale de l'écriture.

Marquer le paradoxe de la référence au rhétorique n'est que façon de souligner une contradiction. Celle de De Man. S'il doit être dit une clôture de la langue à l'occasion de la notation tropologique, cette clôture doit être dite définitivement – tout exercice linguistique est un exercice fermé et par là singulier. Fin de la lecture et de l'interprétation; fin de toute communicabilité, même dans le langage ordinaire. Mais tourner le littéraire vers la tropologie revient indistinctement à le tourner vers une manière de solipsisme généralisé. Par cette généralité, celui-ci dispense de l'examen des rapports des solipsismes et suppose la concordance de tous les discours et, en conséquence, de toutes les lectures à travers les jeux de contradiction ou d'inconséquence inhérents au tropologique et au rhétorique. Si les discours ne répondent plus de rien, ils répondent, par ce défaut même, les uns des autres, sans que cette conséquence de la notation du solipsisme généralisé soit précisément notée. Qu'il y ait là d'abord une qualification des textes littéraires, reconnus pour littéraires par le caractère manifeste d'une telle contradiction et d'un tel inachèvement de l'argumentation interne, atteste que le littéraire est vu comme ce qui permet d'identifier et de qualifier un paradoxe pragmatique, encore lisible hors du discours littéraire, dans le discours philosophique, dans le discours ordinaire. C'est prêter au littéraire une manière d'exemplarité, dont l'analyse n'est pas expressément proposée: dans son écart, il dit la condition et l'échec des discours, ainsi que cette communicabilité par défaut.

La converse – apparente – du déconstructionnisme de De Man, décelable dans la thèse de Bakhtine sur le dialogisme et l'interdiscursivité, se lit suivant un paradoxe similaire. L'hypothèse du dialogisme est d'abord, *per se*, la négation de la notation d'un isolat des discours, tel qu'il résulte de l'indication de leur défaut de réponse. Cette hypothèse exclut cependant, *de facto*, toute indication de l'articulation et de la finalité spécifique de la communicabilité, où il y a une manière de récusation d'un certain dispositif rhétorique – pour venir à la généralité du dialogisme, qui se confond avec la généralité du fond commun des dialogues. Ce fond commun – on le sait par les analyses des romans que propose Bakhtine – apparaît exemplairement dans les oeuvres littéraires. Se marque ici, en un premier temps, la dépendance du dialogisme littéraire à un dialogisme et à une interdiscursivité sociaux, mais plus essentiellement, puisque la démonstration n'est pas ici génétique mais prise dans les procédures d'analogie ou dans l'identification de l'oeuvre littéraire comme *exemplum* du discours social, il est fait l'hypothèse que l'oeuvre est l'analyseur du dialogisme et de

l'interdiscursivité sociaux. On sait l'importance qu'ont, dans la démonstration bakhtinienne, les notations des contradictions, des renversements et réversions sémantiques, symboliques. Où il y a certainement à reconnaître une manière de tropologie – qui ne dit pas son nom, et une indifférenciation des discours, ultimement lisible dans la notation de l'intertextualité. Il faut dès lors constater: la disparité des discours n'est que façon de marquer l'universalité qu'ils constituent dans cette disparité; si le dialogisme et l'intertextualité sont indissociables d'un conflit entre plusieurs appellations substituables d'un même objet, l'indication du dialogisme et de l'intertextualité suppose une manière de solipsisme qui appelle l'indication explicite des univers de conscience distincts – "C'est précisément une pluralité de consciences ayant des droits égaux, possédant chacune son monde, qui se combinent dans l'unité d'un événement sans pour autant se confondre..."¹ – et simultanément la notation d'un fond commun qui est exemplairement la construction de l'oeuvre littéraire et qui, dès lors qu'il est dit la contradiction des appellations, peut se confondre avec la notation du solipsisme généralisé. Celle-ci n'est pas exclusive de l'analyse idéologique: elle lui est même congruente. Le composite de l'idéologique, ses contradictions et les oppositions qui le marquent, ne se distinguent pas de l'hypothèse de son ensemble, impliquée par l'indication même du dialogisme. Il se conclut implicitement et de façon doublement paradoxale: le littéraire, dans son jeu même de référence, de dialogisme, d'intertextualité, n'est encore que lui-même et une manière de communicabilité par là-même. Caractériser, à partir de Bakhtine, la représentation des discours les uns auprès des autres, équivaut à noter le montage spectaculaire qu'est le littéraire et à marquer qu'une telle représentation fait des discours des fictions mutuelles puisqu'ils sont représentations des discours et représentations les uns pour les autres – c'est-à-dire pris dans l'achèvement et la séparation de la communauté qu'ils constituent par le littéraire. Une manière de conversationnel généralisé vient, *de facto*, à la généralité du solipsisme et de la fiction, qui disent, par leurs partages, comme le note, à sa manière, la déconstruction, leur vraisemblable commun.²

L'indication – de Man – et l'approche de la tropologie – Bakhtine – excluent ultimement l'extériorité, que suppose le rhétorique – celle de l'objet de référence, celle du destinataire de l'argumentation – et argumentent à propos d'un vraisemblable commun qui serait celui de la tropologie et du dialogisme, et paradoxal puisqu'il ne serait finalement caractérisable qu'à partir de la singularité et de la contradiction de l'oeuvre. Ce vraisemblable commun n'est sans doute qu'une manière de dire une autre rhétorique. Où il y a une inconclusion d'une certaine critique littéraire, celle qui entend user là de l'inachèvement argumentatif des discours et ici de leur inachèvement pragmatique.

Qu'il y ait là un trait constant de la critique contemporaine l'atteste ce qui semble d'abord au plus loin des présupposés déjà marqués. Il convient de marquer les récusations explicites des présupposés du vraisemblable commun. Soit leur illustration par deux fables qui sont encore la négation de l'argumentatif qui serait prêté au littéraire. Il y a une manière de congruence entre *La Nausée* et *L'idiot de la famille* aussi longtemps qu'est notée la situation

de l'écriture achevée – cela qui se donne pour tel par la fiction du journal dans *La Nausée*, cela qui est la condition du commentaire dans *L'Idiot de la famille* et de l'identification de l'oeuvre littéraire à un objet ouvré. Noter un tel achèvement revient à noter la disposition erratique de l'objet littéraire – cela est marqué, dans *L'Idiot de la famille*, par l'infantilisme, manière de mutisme heureux, de la parole écrite, cela qui se qualifie, dans *La Nausée*, par le constat: cette écriture du mutisme heureux n'est pas même explicitement dans l'Histoire seulement dicible suivant un jeu de récurrence et suivant le constat de l'accompli; cette écriture est, parce qu'elle est inscrite, un accompli et elle ne peut aller que journallement. C'est dire, en un premier temps, l'impossible d'un vraisemblable commun, l'exclusion de cet argument implicite que font entendre de Man et Bakhtine: l'isolat des écritures est la désignation du solipsisme général et de la communauté que celui-ci porte. Dans la notation du mutisme heureux, écrire et lire seraient ce passage au dehors du langage: ainsi qu'il peut être donné la fiction du langage sans que soit offert la représentation de celui qui écrit, ainsi l'écrivain peut être dit celui qui est livré au mutisme heureux de l'extériorité. La conclusion extrême se lit chez Foucault: écrire et parler sont aller à ce dehors que constitue le langage. Marquer cette extériorité ne dit pas la communauté et le vraisemblable qui se font dans le langage et dans son arbitraire, mais le paradoxe de cette distance et de cette étrangeté du langage, par lesquelles sont les paroles singulières qui n'ont pour point commun que la visée de cette extériorité. Il suffit de souligner les équivoques de ces fables: elles supposent, dans le temps des discours, la partition de l'énoncé et de l'énonciation et elles impliquent l'éventuelle contradiction de l'une et de l'autre – par quoi on fait retour à une manière de tropologie –; elles ne se distinguent pas du constat du doublet de l'écriture et du langage. Dans ces ambivalences, elles proposent un double constat: le langage est erratique face à l'écriture et réciproquement; l'écriture est erratique au regard de tout sujet et de tout réel. Ce qui se formule encore: écriture et langage, écriture et réel ou sujet sont des manières d'obstacles réciproques, par lesquels l'écriture se forme cependant et grâce auxquels elle ne cesse d'être avec tout réel, avec tout sujet, avec le langage. La notation de la partition ne se distingue pas de la notation implicite d'une indivision. On le sait de *L'Idiot de la famille*: le roman va ultimement avec toute la symbolique sociale sans que soit perdue la notation de la séparation de l'objet ouvré. On le sait de la pensée du dehors: elle est une pensée du *Je* et du *Il* en une réversibilité indéfinie de l'un et de l'autre. Sartre et Foucault donnent à lire ultimement, dans le constat de la séparation radicale du littéraire, que celui-ci est d'abord dit *ce qui est à distance* et que, hétérogène, il absorbe ce qui lui fait fond. L'imprécision et l'implicite de l'argument, déductibles de l'oeuvre de fiction et de l'interprétation critique, sont dans la caractérisation du rapport qui fait lire ces données mutuellement erratiques – parole, écriture/langage, écriture/sujet, réel, discours sociaux – suivant un vraisemblable commun – ces données sont de fait indissociables et toujours lisible par contiguïté. Si l'écriture n'est qu'elle-même par un mutisme heureux (Sartre) et par sa matérialité (Foucault), elle n'est qu'elle-même par la *généralité* de ce

mutisme et de cette matérialité, puisqu'il y a là réversion du Je et du Il et encore celle des données indissociables. Soit la démonstration de *La Nausée*. Écriture et littérature, dans ce qui est une contre-référence au rhétorique, reviennent encore à une manière de rhétorique implicite dès lors qu'il est noté que le langage est la distance des choses: il faut ajouter qu'il est *ipso facto* le répondant de cette distance, ainsi que l'est toute écriture. L'hypothèse d'un tel répondant est le *sous-entendu* obligé pour que le langage et ce qui accompagne l'écriture soient dits ce qui enveloppent l'écriture.

Dans ces lectures paradoxalement rhétoriques du littéraire, dans ce retournement du littéraire dans le paradoxe du vraisemblable commun, il est au fond dit le pouvoir de parenté, d'apparement de tous les témoins discursifs – lors même qu'ils sont disponibles suivant la contradiction et l'équivoque. L'indication du solipsisme général de la déconstruction, celle de l'intertextualité et du dialogisme bakhtinien, celle de la réversibilité du Je et du Il, lisible dans telles propositions de Sartre et de Foucault, dessinent ultimement une manière de *translittéraire*, ainsi qu'il est dit un *transesthétique*.³ Lorsque littérature et philosophie sont passibles du même type d'interprétation, lorsqu'à partir de l'intertextualité et de l'interdiscursivité, on conclut à l'hybride, lorsque la réversion du Je et du Il note et défait la séparation de l'écriture, lorsqu'il y a la constante indication d'un vraisemblable paradoxal – qui n'est qu'une façon de marquer la concordance de l'écrit singulier et de tout écrit, de ce même écrit singulier et de toute lecture, on dit moins, à l'occasion de l'explicite et de l'implicite de la référence rhétorique, les engagements usuels de la *poiesis* et, en conséquence, les conditions esthétiques et rhétoriques de l'oeuvre, qu'on n'accomplit un double mouvement: référer le littéraire et, en même temps, puisque les discours vont par le paradoxe du vraisemblable commun, désigner tout discours suivant les ambivalences du littéraire. La notation de la rupture de la syntaxe rhétorique – à quoi équivalent les citations du dialogisme, de la tropologie et de l'intertextualité, de la réversibilité du Je et du Il – dispose encore la rupture de la syntaxe esthétique. Où il ne faut pas tant reconnaître la perte du littéraire, la fin de l'utopie esthétique, que l'assimilation de la communicabilité sociale, culturelle – cela qui s'entend dans le discours ordinaire – à celle du littéraire même et, par là, à sa condition: celle du paradoxe du vraisemblable commun, qui est la réponse que l'esthétique et la critique littéraires contemporaines donnent à leur notation première et dominante: il est une séparation de l'écriture et de l'écrivain qui va jusqu'au défaut choisi de communication. La première conséquence de ces thèses est que tout peut se lire également – la rupture de la *persuasio* et la tropologie caractérisent le littéraire comme ce discours qui invite à une lecture exemplairement égale. La contradiction, l'ambiguïté, la plurivocité, le caractère résiduel des témoins littéraires, indissociable d'une manière d'énigme dans l'hypothèse de la réversion du Je et du Il, excluent de poser la question même du littéraire et supposent ultimement une transparence du littéraire et des discours: cette transparence qui est attachée à la possibilité de circuler dans les discours et de constater ce qui leur est proche et contigu. Le privilège critique, grâce auquel est fait droit à cette

transparence, atteste encore que le témoin est cela qui se lit, qui se regarde, sans qu'il y ait à s'interroger sur ces conditions, sur ces conséquences, exceptées les conditions qui rendent possible un tel regard et qui appellent la notation des effets de la tropologie et de ses variantes. Telle est la conclusion ultime de Barthes:⁴ l'écriture n'est que du visible – par quoi se répète la notation de l'indivision dans la division, ainsi que cela se sait déjà de De Man, de Bakhtine, de Sartre, de Foucault. C'est venir à la dernière conséquence de l'exercice paradoxal de la référence rhétorique: dans l'opacité tropologique, dans l'intertextualité, dans la réversion du Je et du Il, qui supposent implicitement la même tropologie, des discours, reconnus pour littéraires, ne cachent rien, ni ne révèlent rien, ainsi que les autres discours ne cachent ni ne révèlent rien: l'opacité tropologique porte pourtant la croyance dans ces discours – où il y a le principe d'une communicabilité lors même que l'incertitude du sens est reconnue. C'est cela que font entendre la conclusion du déconstructionnisme – il n'y a rien à lire –, celle du dialogisme et de l'intertextualité – les personnages figurés par l'énoncé comme les auteurs des actes illocutoires ne recouvrent pas forcément la source et la cible de l'énonciation –, la réversion du discours littéraire et de ce qui lui est autre – le réel et le langage sont livrés à leurs propres égalités –, la réversibilité du Je et du Il – par laquelle tout discours devient une fiction, cela où se dénoue l'extériorité de la langue à la parole, et qui constitue un discours sans affirmation.

Malgré un tel aveu implicite du translittéraire, le paradoxe de la référence au rhétorique définit, quels que soient, par ailleurs, les présupposés idéologiques de l'écrivain et des critiques concernés, la spécificité du littéraire comme une spécificité oppositionnelle – il faut ainsi répéter le contre-argumentatif, la récusation interne à l'oeuvre de toute corrélation de cette oeuvre, par quoi écrivain et écriture deviennent des termes oppositionnels, et la parole ou l'écriture des contre-langages – en même temps que le lieu et l'articulation de cette spécificité ne peuvent être explicitement marqués. En effet, la référence rhétorique, qui ne se distingue pas en principe d'une situation réciproque des discours, est ici le moyen d'effacer l'hypothèse d'une telle situation et d'appeler un autre paradoxe: celui d'une spécificité oppositionnelle qui ne se lit ultimement que par la généralité de cette opposition et par la généralité du tropologique. Il faut conclure: écrire et lire le littéraire sont écrire et lire tous les discours, dans une sorte de vertige éclectique des discours et des formes scripturaires. L'extrême de la caractérisation du littéraire, par la tropologie et l'approche de la tropologie, conduit finalement à une manière de nominalisme: si par la tropologie, par l'égalité des témoins scripturaires et la réversibilité du Je et du Il, qui sont encore des jeux de tropologie, le littéraire est pleinement lui-même, il est aussi donné sans autre puisqu'il est, comme tout discours, contradictoire, égal à tout autre discours et à tout objet du réel, égal, dans sa réalisation particulière, au langage même. Dans le champ de la critique contemporaine, ce paradoxe du rhétorique distingue clairement la caractérisation du littéraire des autres démarches théoriques qui disent la spécificité du littéraire par ce qui borde le littéraire – la langue, l'inconscient.⁵ L'autosuffisance du littéraire est

ainsi finalement dite par un point qui lui est exogène – le symbolique, chez Lacan – ou par la désignation d'un point exogène évidé – l'archiécriture à laquelle se rapportent les écritures, l'extériorité des textes par laquelle est le texte singulier. Dire la spécificité du littéraire: marquer que le littéraire ne se donne pas pour tel et ne fait ensemble que par rapport à un tiers. Toutes choses qu'impliquait déjà la définition de la fonction poétique par Jakobson. A l'inverse, le paradoxe de la référence rhétorique, en nouant le littéraire sur l'inconséquence et la contradiction rhétoriques, exclut le terme tiers et, par là-même, le dispositif communicationnel du rhétorique. Il faut alors simplement dire, dans les jeux des équivoques marquées, la transparence du littéraire, qui est alors égale à la transparence du discours ordinaire. Le paradoxe de la référence rhétorique fixe, de fait, une manière de croyance dans le littéraire, de la même façon que le nominalisme artistique, de Duchamp à Andy Warhol,⁶ exclut la question du beau, du laid, de la transcendance de l'art, et donne simplement la répétition de l'apparence. Que le paradoxe de la référence rhétorique conduise à un tel constat fait entendre: cette référence est assimilable à un exercice de délégitimation du littéraire, et, par le défaut de prise en considération de toute syntaxe rhétorique, elle identifie la lecture à une possibilité de voir et l'écriture à une manière de visuel – ce qui se dit encore par la permanence de l'écoute de l'écriture et du discours dans les écritures, dans les discours. Cela revient finalement à effacer une des notations initiales du paradoxe de la référence rhétorique ou à lui prêter une moindre importance. Cette notation qui invite à lire l'inachèvement ou la perte d'un échange rhétorique. Dans ces conditions, l'hypothèse du nominalisme, indissociable de l'indication du translittéraire et du transesthétique, n'est que façon de corriger l'inachèvement à partir de la notation de l'inachèvement, en disant le témoin littéraire par une différence commune.

Ce mouvement et cette correction que portent la référence rhétorique et son paradoxe, supposent une reconnaissance spécifique des témoins scripturaires. Soit une thèse commune qui doit être décelée chez de Man, Bakhtine, Sartre et Foucault: l'usage paradoxal de la référence rhétorique prête à l'écriture une manière de fonction communicationnelle. Il faut même préciser: l'écriture touche alors à une sorte d'opinion générale, celle qui vient par le solipsisme généralisé, celle qui vient par le fond commun des discours, celle qui s'attache à l'égalité des discours et des objets du réel, celle qui naît de ce passage de la parole à la langue. La notation du paradoxe de la référence rhétorique exclut que cette «opinion générale» puisse être rapportée à un cadre et à des différences conceptuels. Cette opinion générale peut se dire, de fait, suivant deux causalités: une continuité, une discontinuité. La continuité des témoins scripturaires: il convient de supposer dès lors que l'incertitude du lisible impose de considérer l'écriture comme du visible. Ecrire et lire, c'est alors échapper à la nécessité de poser des connexions synchroniques et diachroniques de ce qui est lu, et, à tout le moins, ramener l'exercice de ces connexions dans le vraisemblable commun attaché au paradoxe rhétorique. La discontinuité des témoins scripturaires: c'est un fait patent et qui commande d'interpréter nouvellement la référence

rhétorique et le vraisemblable commun. Celui-ci et celle-ci prêtent finalement une manière de pertinence aux témoins scripturaires: ceux-ci sont ces détails hétérogènes, encore décomposables en détails hétérogènes – ce par quoi la tropologie et les autres contradictions peuvent être dites –, encore composites et lisibles dans leur égalité. Le paradoxe de la référence rhétorique, dans l'exercice critique, trouve ici sa fonction ultime: si la rhétorique a une propriété essentiellement atéléologique, s'il suscite l'expérience d'une contingence sémantique et d'une contingence communicationnelle insurmontables, il appelle une double mise en fiction: celle que porte, par là-même, le témoin scripturaire, celle que constitue la lecture. La reconnaissance d'une pertinence du témoin scripturaire est par ce double jeu. La généralité du solipsisme, attaché aux thèses de la déconstruction, le fond commun que dessinent le dialogisme et l'intertextualité bakhtiniens, l'égalité des témoins scripturaires et de tout autre témoin du réel, que suggère Sartre, la réversion du Je et du Il, que marque Foucault, sont autant d'assertions de cette seconde fiction. L'oeuvre n'a sans doute pas de sens exemplaire par la lecture qui est une forme d'action, elle permet cependant cette fonction d'ajout – la lecture – en opposition au sens qui est supposé se constituer dans l'oeuvre. Le paradoxe de la référence rhétorique se résume: placer la lecture et la critique dans un tel paradoxe revient à marquer qu'il n'est ici d'action que par la notation du caractère atéléologique de l'écrit; lire, dans l'écrit, un tel paradoxe équivaut à conclure que l'écrit est la proximité de ses propres hétérogènes, et une *possibilité* d'oeuvre et de lecture par cela-même.

La rupture de la syntaxe rhétorique exclut un lieu de sens commun, mais n'empêche pas le dessin de ce lieu, à la condition qu'il ne soit pas rapporté à l'écrit, à l'oeuvre. La démonstration du déconstructionnisme est explicite sur ce point: il n'y a pas de légitimité de l'expression, à quoi correspond la dénonciation de tout pacte rhétorique; il y a toujours un pivotage du sens, sans que la pertinence de ce pivotage soit marquée. De manière similaire, dans *La Nausée*, il est marqué, par l'impossibilité d'aller du journal à l'écrivain du journal, l'explicite et choisi aveuglement sur la nécessité de la médiation qu'impose le discours. La conclusion constante se note: l'espace de l'expression est irréconciliable à lui-même et la pensée ne cesse de se renverser contre les signes qui la disent. Le solipsisme général, le fond commun du dialogisme et de l'intertextualité, l'égalité des témoins scripturaires et des objets autres, la réversion du Je et du Il, proposent, de fait, l'utopie et la fiction qui sont la contre-fiction de leurs constats initiaux cependant constants. Qu'ils y ait dans la déconstruction et chez Sartre une attention à l'ironie et une disposition fondamentalement ironiste, atteste que ce constat du retournement de la pensée contre ses propres signes est ici pris en charge et devient le moyen de désigner une manière de médiation réciproque des discours. L'usage paradoxal de la référence rhétorique reconnaît la part de terreur dans chaque discours – une terreur doublement comprise: celle de l'affirmation qui exclut tout lieu commun, celle de la discontinuité des signes de la pensée. Il rétablit, dans la critique, une stratégie de l'expression: celle-ci trouve une efficace parce que dans la

dénonciation de tout pacte rhétorique, elle ne peut exclure la nécessité de la médiation qu'imposent les discours; dire alors le translittéraire et le nominalisme littéraire revient à noter que le constat du retournement de la pensée contre ses signes mêmes reste indissociable d'une relation spécifique des signes et donc d'un exercice d'écriture et de lecture également spécifique.

En identifiant, dans les constats de la tropologie, dans les contradictions que porte l'intertextualité, dans la réversibilité du Je et du Il, la constance du *vraisemblable commun* – qui n'est pas précisément expliqué –, on suggère que la rupture de la syntaxe rhétorique, indissociable de la rupture argumentative, reste lisible précisément par la possibilité de la lecture, et à partir de cela qui est finalement donné pour environner tout témoin littéraire et scripturaire – les consciences lisantes et écrivantes, les écritures, le langage, le réel même. De telles enveloppes ne contredisent pas l'assertion de l'antiréférentiel ni la disponibilité des signes à eux-mêmes, qui doit être exactement interprétée comme le résultat du jeu qu'il y a entre la pensée et les signes. Ce qui se formule encore: la rupture du contrat rhétorique n'exclut pas que signes et discours aient un horizon – et même, faut-il dire, un horizon de possibilité. A souligner le défaut d'argumentation, la discordance de l'énonciateur et de l'énonciation – tant chez Bakhtine que chez Sartre –, la réversibilité du *Je* et du *Il*, on traduit la *distanciation* des signes dans le temps même de l'écriture et, *a fortiori*, de la lecture, et on en suppose une assimilation renouvelée – sous l'espèce précisément du solipsisme généralisé, du fond commun du dialogisme et de l'intertextualité, de l'égalité des témoins scripturaire et des témoins du réel, de la distance enveloppante du langage et de la parole. Le défaut de pertinence rhétorique est, de fait, la mesure d'une autre pertinence rhétorique. Le caractère erratique du littéraire, tel qu'il se conclut de l'effacement du pacte rhétorique, n'entraîne pas qu'il ne relève pas d'une catégorie rhétorique: le littéraire est ici expliqué alors même qu'il est dit qu'il ne peut être ultimement compris. S'il n'est pas de sens exemplaire pertinent pour l'écriture et pour la lecture, il est cependant une action possible, celle de l'écriture, celle de la lecture. La rupture du contrat rhétorique se définit ainsi suivant une *communicabilité*: tropologie, substituabilité de deux appellations d'un même objet, discordance de l'énonciateur et de l'énonciation, réversibilité du *Je* et du *Il*, instruisent sans doute que tout discours antérieur est vain au regard du discours suivant – la série même des discours réaffirme la terreur de la discontinuité des signes –, mais que le temps des discours est aussi la désignation de leur lieu, indicible si ce n'est à la caractériser par la possibilité ainsi ouverte, de la couture de cette contradiction et de cette réversibilité, et par laquelle ces discours deviennent des habitations réciproques. Il est alors simplement dit que continuer d'écrire et de lire est toujours une fonction d'ajout en opposition au sens qui est en train de se constituer. Dire cela est encore dire que toute écriture et toute lecture sont écriture et lecture de détail – ce détail qui contredit le discours antécédent, et qui est constitué par la dissociation de l'énonciateur et de l'énonciation, par la distance qui irait de la parole au langage, par la rupture du contrat rhétorique. Ecrire et lire ne cessent de faire éprouver leur contingence. Et simultanément de

faire de ce moment de l'ajout un moment *perspectiviste* puisqu'il est celui de la contradiction et de la possibilité de la substitution. En marquant le solipsisme généralisé, on suppose – et c'est bien cette supposition que commande la notation du défaut d'argument achevé du déconstructionnisme – que chaque point du texte est une telle perspective sur le texte, ainsi qu'il se conclut du dialogisme et de la dissociation de l'énonciation et de l'énonciateur. Écriture et lecture sont des *casuistiques* sans résolution possible. Elles opèrent un déplacement du sens sur un plan qui n'était pas apparemment attendu.

Lu, pour lui-même, ce déplacement contraint de revenir aux conclusions et aux équivoques déjà dites. Considéré comme l'exercice de l'écriture et la lecture, il fait caractériser celles-ci comme des manières d'actions indissociables du possible qu'ouvrent l'ajout, le détail. Si je veux écrire, si je veux lire, il faut que je poursuisse écriture et lecture – que je ne cesse de jouer de ces *perspectives* mineures. La rupture de la syntaxe rhétorique s'interprète nouvellement: elle laisse la place à un *autre* jeu de destination – celui qui fait de ces ajouts et des témoins scripturaires des environnements réciproques, c'est-à-dire codépendants dès lors qu'ils sont pris dans la pratique de contiguïté de l'écriture et de la lecture. Il n'y a pas lieu de dire que la série des détails constitue l'écrit en une structure d'appel, mais que l'hétérogène même, parce qu'il ruine l'*a priori*, que peut porter l'écrit, appelle constamment l'inférence. Grâce à celle-ci une continuité des signes est reconnue, la poursuite de l'écriture et de la lecture devient la justification de ces signes. On est ici dans une manière d'herméneutique *mineure*. Cet ajout, que font l'écriture et la lecture, ne défait pas l'attente d'un sens, ni ne s'y insère. Il marque simplement qu'il y a une mise en situation de tout signe et un report de toute situation sur le signe. Ecrire et lire ne cessent d'établir le seuil, la distance et donnent à reconnaître cette division comme le moyen du dessin de la continuité. Marquer la casuistique, ce n'est que marquer la communauté de ces divisions et de ces partages. L'erratique fait toujours face à l'erratique. Ecrire et lire sont soutenir la continuité des signes dans ce constat. Et supposer, par là, la communicabilité d'énonciateur à lecteur dans la rupture même du contrat rhétorique.

Il faut revenir à *La Nausée*. Indiquer, dans la fiction du journal, l'effacement de la figure de l'écrivain du journal, équivaut à constituer l'écrit en une manière d'altérité absolue. La fiction du journal, en même temps qu'elle participe de ce deuil de la figure de l'écrivain, place l'écriture du côté du performatif continu, autrement dit de l'inclusion implicite de la figure de l'écrivain dans le témoin scripturaire que constitue le journal. C'est dire que, par l'ajout, tout témoin scripturaire est une écriture vive, et l'écriture sa propre allégorie par cette structure séquentielle. Cela se comprend doublement: suivant la notation même du déconstructionnisme, il faut entendre que l'écriture est en elle-même une constante disjonction symbolique, qui est encore à rapporter au jeu de la contradiction et à l'exercice de l'ironie; mais dire ainsi l'allégorie, c'est encore dire le point de vue qui rend possible une telle définition et qui est porté par l'écriture même – dès lors que l'on tient à ce que celle-ci ne relève que d'une caractérisation tautologique. L'écriture allégorie d'elle-même s'interprète:

l'écriture ne cesse d'être la mesure de ses hétérogènes.⁷ La rupture rhétorique et le paradoxe de la référence critique ou rhétorique se redéfinissent: il n'y a de consommation de l'écriture ni dans le temps, ni dans le moment de la lecture; il y a un principe de communicabilité dans la rupture de la syntaxe rhétorique parce qu'il ne peut y avoir d'illisibilité du témoin scripturaire erratique. Celui-ci, dans la lecture, dans la continuité de l'écriture, donne précisément lieu à fiction, c'est-à-dire à cette reprise partielle et inférentielle par l'*ajout*. C'est par cela même que la promesse d'écriture, par laquelle se conclut le journal de *La Nausée*, trouve sa fonction. Ce qui se dit encore: il peut être à nouveau écrit et à nouveau lu, à la condition que quelque chose ait déjà été écrit – et à la condition que ces exercices et ces antécédents soient séquentiels.

Dialogisme, intertextualité et contradiction que portent les appellations substituables d'une même identité, ces termes reviennent à dire que, dans le devenir textuel, un autre discours est placé non à côté de lui mais en lui ou à travers lui. Cela peut s'interpréter littéralement: il faut dire un tressage de textes. Cela peut s'interpréter tout aussi littéralement et sans identifier le dialogisme à un discours qui fonctionne de manière explicitement transitive: se note ainsi l'implicite transaction que font les textes entre eux et qui, hors des seuls constats philologiques de parenté ou hors des notations d'une représentation, dans les textes, de l'interdiscursivité sociale, suppose la coactualité de ces textes ainsi que le communauté de leurs partages. Marquer partages et communauté équivaut à noter que des thèses sans parentés initiales – échec de la dénomination, échec de la lecture, ainsi que l'affirme le déconstructionnisme, distance ineffaçable de l'énonciateur et de l'énonciation, discordance de la parole et du langage, ne contredisent le rhétorique, à partir du rhétorique, que par l'indication d'une *rhétorique*.⁸ Contre la totalité que suppose l'universalité du solipsisme, contre la totalité de l'imaginaire à laquelle fait conclure la dissociation de l'énoncé et de l'énonciation, contre la totalité textuelle que désigne, *de facto*, l'intertextualité, contre la désignation de la totalité du langage, que ne contredit pas la notation de la parole – et qui sont autant de résidus critiques et théoriques de cela qu'entendent contester ces thèses: l'hypothèse de la totalité –, il convient de considérer le jeu des altérités, qui sont ici désignées, dans un jeu de contiguïté. L'hypothèse de la séparation des signes et de l'irréductible des discours ne peut aller sans cette notation, comme elle ne peut aller, dès lors qu'il y a écriture et lecture, sans l'indication de leur jonction provisoire dans le temps de l'écriture et dans celui de la lecture. Telles qualifications du texte dans les termes de Barthes – manière de *mana* et manière de *numen* – traduisent ce constat en le rerversant cependant dans une *idéologie* du texte – qui ne se comprend que contre toute téléologie supposée de l'écriture et du littéraire. Que Barthes passe, pour dire la possible articulation des fragments scripturares ou discursifs, par le rappel de la transaction amoureuse, instruit que la *communicabilité* du détail est ici ultimement pensée selon la transaction interpersonnelle ou, s'il dit encore la solitude de celui qui tient le discours amoureux, suivant la *totalité dialogique* que constitue en lui-même ce discours, et qui permet de prendre un point de vue sur le fragment et sur le détail mêmes.

Or entreprendre d'écrire, de lire, et poursuivre ainsi, c'est, dans l'hypothèse de la contradiction que marque le déconstructionnisme, dans l'amphibiologie qui va avec l'intertextualité et le dialogisme, dans l'équivoque qui caractérise l'énoncé dissocié de l'énonciation qui le soutient, dans la distance supposée de la parole de la langue, marquer que le mot ajouté, la lecture nouvelle sont cet étranger qui vient partager l'hospitalité des mots antécédents. Ces mots ne seront actualisés dans leur hospitalité qu'à la condition d'être partiellement traîtres à eux-mêmes. Toutes les équivoques dites font moins conclure à l'étrangeté du signe écrit qu'à la constante proximité, et au caractère positif du détail⁹ puisqu'il est la possibilité même de ce jeu réciproque d'accueil et d'étrangeté.

Il n'appartient plus, dès lors, à la critique et à la théorie littéraires, dans l'usage paradoxal qu'elles font de la référence rhétorique, de noter un défaut d'argument, l'inévitable rupture de la syntaxe rhétorique, et d'argumenter encore à partir de ces constats – où il y a, *de facto*, une reconnaissance à rebours du pouvoir du rhétorique –, mais il devrait leur appartenir de marquer la vérité d'un tel retour: le défaut d'argument se mesure à la possibilité de l'argument, la réalisation textuelle et son inconséquence à l'universalité et à l'aptitude du texte à inclure toutes ses contradictions. Et ainsi encore de l'usage du discours amoureux. Soit à relire le paradoxe de la référence au rhétorique: il nous est dit que la métaphore est inachevable et *invivable*; que la proximité des témoins scripturaires fait de l'écriture et de la lecture un arpentage de la distance et ouvre à la possibilité de se perdre pour qui écrit, lit, dans la distance infinie – cela que donne à entendre Foucault. Mais l'excès même de discontinu atteste encore la possibilité d'un transit, d'une transitivité de signe à signe, de texte à texte, dans l'exercice de l'écriture, de la lecture. Le paradoxe des thèses dites: elles viennent à un défaut de médiation des discours, et elles donnent la lecture et l'écriture comme des exercices de médiations sans effet – c'est pourquoi la notation de solipsisme général est inévitable. Ces constats et ces propositions sont eux-mêmes retournables. A dire que tout est tropologique, que tout est texte, que, dans la dissociation de l'énonciation et de l'énoncé, on vient à une manière de fictif général, que l'écriture se caractérise comme à distance du langage, on dit simplement la souveraineté de l'écriture et du littéraire, dans leurs témoins singuliers et dans la série de ces témoins. On perd, de fait, ce qui est à l'origine de l'usage paradoxal de la référence au rhétorique: ces témoins scripturaires qui sont des isolats et qui font question par là-même. Il convient moins de marquer ce que font manquer ces isolats ou le manque qu'ils désignent que ce qu'ils impliquent dans leur proximité et dans leur actualité – cela caractérise tant la série des témoins scripturaires que le témoin scripturaire singulier décomposable phrase par phrase et mot par mot. Il y a une nouvelle caractérisation de la littérarité indissociable de la question de la littéralité.

Un texte peut tenir un propos explicite – cela n'exclut pas le constat des proximités internes et externes ni, en conséquence, une double notation: celle de la métaphore inachevée, celle d'un synecdoche spécifique. S'il y a singularité et substitution textuelles, il faut dire l'inconclusion de tout apparemment, tant dans la perspective de l'écriture que dans celle de la lecture, et définir le

métaphorique comme cet exercice d'apparement provisoire, transitoire, qui laisse toujours la trace de ce qui manque l'apparement – les termes du métaphorique, le sujet comparant et métaphorisant. Queneau le savait et le disait dans *L'Explication des métaphores*.¹⁰ De Man le traite implicitement et contre la lettre de ses arguments: indiquer que la métaphore est un exercice de *dénomination* et la base de *l'intersubjectif*, est moins placer l'intersubjectif du côté de la fiction et du défaut de savoir sur lui-même que le définir par l'exercice des apparences qu'il permet et qui est exercice actuel et provisoire, exercice d'une qualification immédiate et d'un passage immédiat par les médiations.

Lorsqu'on dit la rupture de la syntaxe rhétorique et la tropologie, on ignore qu'il est encore une autre *convenance* du métaphorique: jouer de la double contrainte de l'intervalle et de la proximité hors du dessin de la totalité comme de la seule notation de la singularité. Ce qui est principe d'écriture et de lecture est aussi principe de *communicabilité*: marquer la rupture de la syntaxe communicationnelle et de la syntaxe argumentative ne précise pas cette communicabilité. Celle-ci résulte de la différence entre contrainte de proximité et contrainte de distance, c'est-à-dire entre la constitution d'une forme efficace, celle que produisent l'écriture, la lecture, et le fait que cette forme soit irréductible à un agencement syntaxique et rhétorique d'éléments discrets. Il est alors vain de noter une manière de fusion des témoins scripturaires – ainsi le suppose la notion d'intertextualité – ou de conclure sur une ambivalence ainsi que le fait Foucault – reconnaissance d'une loi du langage qui serait une loi d'apparement et identification de la distance au fictif. L'écriture et la lecture se caractérisent comme un calcul et comme un accident – le calcul de la métaphore et l'accident provisoire de cette différence qu'elle fait: la communicabilité est par ce jeu de calcul et d'accident qui fait de la série textuelle ce à quoi répond et ce à quoi pose question l'accident actuel de l'écriture et de la lecture. On qualifie ainsi doublement l'exercice métaphorique: le moment de l'écriture et de la lecture est à la fois moment de décontextualisation – la métaphore tend vers la somme de ses propres termes – et moment de recontextualisation – par son provisoire, elle désigne la série des témoins scripturaires, dans tel texte, dans la séquence des textes, comme son propre contexte. Le détail scripturaire est exercice de différence relative et, par là, occasion du questionnement de la série dans laquelle il est pris, à partir de la forme qu'il constitue dans cette série. La délittéralisation tropologique est, sans doute, contre-argumentative, la dissociation de l'énoncé et de l'énonciation fait sans doute de l'écriture un écrit hors transaction, le dialogisme, indissociable de l'intertextualité, dit sans doute une manière d'idéalisme du texte, la distance de la parole à la langue identifie sans doute l'écriture à la singularité de sa *matérialité*. Mais chacun de ces termes *résiduels* est relatif à la série scripturaire et porte donc implicitement, contre la qualification de la métaphore qu'il propose ou qu'il suppose, l'indication de la double face du métaphorique – décontextualisation et recontextualisation –, c'est-à-dire une double notation: celle de la déclinaison de l'écriture et de la lecture, celle du questionnement que cette déclinaison impose.

Où il y a la possibilité de la communicabilité.

Ce constat fait lire l'usage paradoxal de la référence au rhétorique comme un moyen de définir l'écrit – et particulièrement l'écrit littéraire – comme son propre miroir, hors de toute considération d'une structure spéculaire de l'écrit considéré. Lorsque de Man remarque que tout portrait est défiguration, il rapporte, de fait, la topologie usuelle au dessin d'une fausse limite: il fait croire que le portrait n'a pas d'envers et que, dans son pouvoir de fausseté, de falsification, il est tout entier en lui-même. Il suffit de marquer: l'affirmation de cette limite et de cette spécularité close n'est possible que par l'hypothèse que ce portrait se prolonge infiniment tout autant qu'il se divise à l'infini – sans quoi serait exclue la notation même de la défiguration. Conclusion de cela même à l'obligé du narratif¹¹ à cause de l'indétermination du jeu de la référence équivaut à confirmer le miroir que constituerait la topologie, et manque de noter que la séquence des témoins scripturaires, lors même qu'elle conduit à la fausseté que constitue le diégétique, ne peut effacer ce qui fait le parcours de la séquence: le prolongement à l'infini et la division à l'infini – à l'intérieur de la déclinaison, les discours ne cessent d'être leurs propres changements et, par là, de justifier la métaphore qui n'est encore qu'un moment de cette déclinaison. De manière similaire, le paradoxe bakhtinien d'une *substituabilité* des appellations, des discours, et d'une unité des discours dans l'infini des croisements, traduit moins un jeu continu de représentation des discours les uns auprès des autres que le jeu constant du local contre le global dans une désorganisation toujours provisoirement corrigée par l'ajout de l'écriture, de la lecture, par la métaphore. Noter l'intertextualité équivaut à implicitement conclure que le système du texte ne peut être connu. La conséquence qui en résulte doit être tirée: le texte, dans son constat actuel, suppose sa désunion, ses propres dérangements, par lesquels les formes locales sont possibles. La dissociation de l'énoncé et de l'énonciation dispose, sans doute, que l'oeuvre existe comme une configuration non dialectique d'identité et d'altérité – le performatif de la fiction du journal dans *La Nausée* désigne cette dissociation –, mais il se conclut simultanément que le journal reste le témoin de cette désunion et de son provisoire effacement métaphorique. La singularité scripturaire est toujours à lire suivant un jeu de division interne et externe à l'infini, à l'occasion de l'exercice de la métaphore.

La divisibilité commande de définir le rhétorique comme un exercice du vraisemblable – hors du rappel de l'argumentation, de l'opinion ou de la croyance – et de préciser la figuralité et la communicabilité que porte la division interne et externe. La métaphore dit l'inévitable de la mise en relation. Celle-ci se formule suivant le paradoxe: ce qui est lu n'est lisible que parce qu'il n'y a pas de limite traçable de ce que font entendre l'oeuvre, l'écriture; ce que font entendre l'oeuvre, l'écriture, est bien cependant dans les limites de cette oeuvre, de cette écriture. Écrire et lire sont précis jeux sur cette limite: celle-ci commande l'indissociable de l'autonomie de l'oeuvre, de l'écriture, et de la certitude du sens, en ce qu'elle impose, dans le constat de cette autonomie, le débord de la limite. Il ne suffit pas de caractériser ce débord par la métaphore – j'écris, je lis comme je lis ou je ne lis pas le monde et les autres écritures. Car, *stricto sensu*,

dans le mouvement de l'écriture et de la lecture, la métaphore n'est pas première. Il faut reconnaître le pas au-delà de l'oeuvre, de l'écriture, de la lecture, moins comme l'exercice de la mise en situation de l'isolat constitué par le témoin scripturaire et par telle lecture, que comme ce qui définit l'exercice de l'écriture, de la lecture, suivant la *différence de l'autre*. Je vais de l'écriture actuelle à l'antécédent, j'écris, je lis, dans un geste anaphorique: reprendre des indices pour pouvoir les utiliser au présent, à l'occasion du constat que je fais de la limite de l'écriture et de la lecture actuelles.

Par l'anaphore, le *rhétorique* donne à entendre que la singularité, que font l'oeuvre, l'écriture ou la lecture, doit se comprendre comme celle du partage qu'instaureraient cette oeuvre, cette écriture, cette lecture, parmi les oeuvres, les discours, les objets du monde. Ce partage va avec les autres partages qui ont ainsi en commun le jeu même des partages. Suggérer l'anaphorique revient à dire que les partages sont les indices les uns des autres ainsi que l'oeuvre et l'écriture font de leur dehors leur indice. Le métaphorique a ce départ où il trouve la raison de son inachèvement. A supposer l'achèvement, on suppose la confusion des indices et leur effacement en tant que tels. Cela porte une conséquence: l'hypothèse de la perte de la singularité du témoin scripturaire. La tropologie, l'intertextualité, la *pensée du dehors*, viennent à une telle perte de la singularité. La fable de la dissociation de l'énonciation et de l'énoncé, bien qu'elle prive l'énoncé des indices internes obligés de son énonciation, donne le cadre où figure le scripteur, et désigne explicitement le jeu sur la limite du témoin scripturaire. L'exercice du métaphorique, à partir de l'anaphorique, présente un trait spécifique marqué par Queneau dans *L'Explication des métaphores*: l'inachèvement de la métaphore est constat de la minorité du témoin scripturaire et de son inadéquation à tout passage de ses limites; cet inachèvement fait moins lire la métaphore comme l'exercice de l'analogie par apparemment – en un mouvement de débord – que comme ce qui traite de la limite même de son écriture et qui fait de cette écriture le fond des écritures, des discours, des *realia* alentour. En d'autres termes: il faut comprendre que, par le jeu de l'anaphore et de la métaphore, l'autre de l'oeuvre, de l'écriture, devient leur répondant sans qu'oeuvre et écriture, dans leur singularité, cessent d'être parmi les discours communs. Il n'est plus nécessaire de considérer si elles sont ou ne sont pas reportables sur quelque ensemble.

Dans l'usage paradoxal de la référence au rhétorique, l'oeuvre cesse d'être le répondant de quoi que ce soit, ainsi qu'elle cesse d'avoir un répondant – sauf à considérer les indices mêmes de la ressemblance des discours: ainsi l'intertextualité suppose la réciprocité des témoins scripturaire non suivant un jeu d'inférence mais suivant leurs ressemblances. Hors de ces thèses conversées, mais qui usent de la rhétorique et de la tropologie pour marquer que le témoin scripturaire est finalement sans envers puisqu'il est inclusif de toute différence – cela que démontre la tropologie par la notation de l'inconséquence, cela qu'affirme l'intertextualité par l'infini et la continuité des écritures –, l'anaphore et le métaphorique disposent doublement: les indices des partages, que font les écritures, font de ces écritures dans leur limite des répondants réciproques. La

caractérisation du témoin scripturaire comme *détail*, comme *fragment* – qui est la conséquence de la notation de la singularité du témoin scripturaire et de la communauté des partages que font les témoins scripturares – commande la définition de l'écriture et de la lecture comme un moment et un geste de suspension dans l'univers des discours et des témoins scripturares. Ce moment et ce geste peuvent être dits moment et geste d'innovation – innovation de l'écriture et de la lecture, invention de ce qui leur est autre puisque, à suivre *stricto sensu* les propositions que porte l'usage paradoxal de la référence rhétorique, il faut conclure à une manière de deuil de l'autre et de perte du réel. On le sait: il n'y aurait pas un tel usage de la référence au rhétorique si ce deuil pouvait être véritablement accompli, ainsi que le deuil de la communicabilité est exclu. La critique entre dans le paradoxe de la référence rhétorique parce qu'elle entend ultimement définir une *imaginabilité* de l'écriture; elle soumet contradictoirement des projets littéraires qui revèlent de l'art pour l'art et parfois explicitement d'une antirhétorique, à une analyse rhétorique pour finalement généraliser la congruence de l'antirhétorique et du littéraire. Par une équivoque dernière, cette recherche d'une imaginabilité de l'écriture dit à la fois: l'écriture et ses témoins cessent d'être questionnables par renvoi à un réel et à ce qui leur serait extérieur, mais ils sont questionnables en eux-mêmes, dans les rapports de leurs composantes. Il ne suffit pas de marquer que l'écriture est le savoir, explicite ou implicite, de ce questionnement interne, – car ce serait – et telle est bien l'approche choisie de l'imaginabilité de l'écriture – caractériser le littéraire et tout discours comme la représentation du questionnable et comme libre de tout questionnement qui puisse leur être adressé.

La contradiction est ici manifeste: l'identification de l'imaginabilité de l'écriture au questionnable exclut que soit considéré le questionnement qui ouvre à la notation de ce questionnable. Soit une autre formulation de la contradiction: celui qui se tient pour le destinataire de ces témoins scripturares qui sont les *exempla* du questionnable, ne dit pas l'origine de cette entreprise de questionner le questionnable. Certes, ces thèses disposent que la tropologie et la contradiction sont constantes – puisqu'elles sont du discours même et de tout discours. Mais de telles thèses ne peuvent exclure une interrogation: qu'est-ce qu'entreprendre de qualifier le questionnable à partir du questionnable? L'assertion de l'imaginabilité de l'écriture ne peut être le dernier mot. Outre que cette imaginabilité suppose que le rhétorique soit mesuré au non-rhétorique, il ne peut être occulté qu'elle suppose l'imaginabilité de la distance et des distances qui caractérisent l'écriture et des questionnements que celles-là suscitent. L'usage paradoxal de la référence rhétorique ne dit que deux savoirs possibles de l'écriture: celui qui est impliqué par la mesure de l'inconséquence rhétorique, celui qui se conclut de la lecture de cette inconséquence – la réalisation scripturaire touche à une manière d'indéfinition puisqu'elle suppose inévitablement des partages communs. Par l'usage paradoxal de la référence rhétorique, la critique contemporaine traduit, de fait, son indécision sur le statut de l'écriture.

Dans ces deux savoirs possibles du littéraire, se lit une proposition commune: le témoin scripturaire est caractérisable à la fois par son isolat – où il faut

reconnaître une manière de *non* constitutif – et par son au-delà, par un pas au-delà. Celui-ci est référable au jeu de l’anaphore, tandis que le *non* constitutif permet de caractériser le témoin scripturaire comme une manière *suspension* au sein des témoins scripturaire, des discours et de toute réalité. La communicabilité est ici dans l’alliance de la suspension et de l’anaphore et dans la réciprocité du questionnement ainsi engagée. Cette réciprocité a sa cause dans les indices qui attestent les partages que les témoins scripturaire et les discours ont entre eux. Elle fait du témoin scripturaire le *cadre* du questionnement – questionnement de cela que le cadre présente en lui-même, questionnement du témoin même. Lorsqu’il est marqué la distance de la parole à la langue, il est, de fait, noté ce pouvoir qu’a la parole de cadrer, ainsi que l’énoncé, laissé à lui-même dans la fiction du journal, est moyen de cadrer toute énonciation – et, dans *La Nausée*, moyen de cadrer l’hypothèse et la figure de l’écrivain. L’intertextualité bakhtinienne se prête à la même interprétation, ainsi que le déconstructionnisme en suggérant un solipsisme constant et en notant le défaut de pertinence de la signification, fait de l’écrit singulier ce qui a pour répondant le sens en général – celui-ci est dicible grâce à son report sur la singularité de l’écrit. La communicabilité est par cette possibilité spécifique d’interrogation: celle qui résulte du fait que le témoin scripturaire singulier apparaît comme le fond de tout témoin scripturaire et de tout discours et, en conséquence, comme le probable mime de l’encyclopédie de la langue et du dialogue. Le constat de la métaphore inachevée doit être ici répété: l’achèvement de la métaphore ferait conclure à l’aptitude de l’écrit à disposer une manière de systématique; l’inachèvement invite à lire tout jeu de rapport comme le report de la désignation ou de l’esquisse du global sur le témoin scripturaire singulier et mineur. La lecture tropologique n’est que même exercice au sein d’un seul texte continu. L’usage paradoxal de la référence rhétorique, que fait la critique contemporaine, se commente précisément: la notation de la rupture de la syntaxe rhétorique indique que l’écriture ne se caractérise plus comme ce qui, destiné à autrui, interroge autrui, le monde et les significations disponibles – soit l’inversion de la direction de l’interrogation. Se trouve récusée l’hypothèse inséparable de l’usage paradoxal de la référence rhétorique: celle d’une aptitude de l’écriture à faire sens en général contre la reconnaissance de toute signification spécifique. De de Man à Foucault, une manière de panherméneutisme est, de fait, suggéré. Marquer ainsi, à partir de et contre la lettre de ces thèses un *devoir de communicabilité* de l’écriture, fait revenir à l’indissociable du *non* constitutif de l’écriture et du *vraisemblable paradoxal*.

Le constat de la rupture de la syntaxe rhétorique relève enfin d’une intention corrective au regard de ce que sont les moyens et le statut usuels de l’interprétation et de la lecture – et de l’interprétation que peut constituer l’écriture. La proposition est manifeste: le sens que font les textes, que nous prêtons aux textes n’est que de statut accidentel: il ne peut être proposé une option symbolisante du sujet herméneutique. Il y a ainsi un effet heureux de l’inachèvement de l’argumentation, du constat de l’égalité du témoin littéraire et de tout autre témoin scripturaire, de l’intertextualité, de la distance de la langue

à la parole. Cet effet heureux se lit doublement: il traduit l'effacement de ce qui serait une loi du discours et, par là, du littéraire; il a pour condition que la singularité de la réalisation scripturaire et des rapports du discours et des représentations, qu'elle constitue, devienne le moyen de l'élucidation des discours. La pathologie de la signification, que désigne l'analyse tropologique, ne doit pas être considérée en elle-même mais ouvrir au constat du fictif en général; le dialogisme, qui a pour corrélat critique le carnavalesque, note, dans l'hypothèse du dérèglement ou de la réversion symboliques, la constance de l'intersubjectivité. Une contradiction subsiste: ces propositions restent inséparables, dans ces thèses, du primat de la rupture communicationnelle. C'est faire de la notation d'une pathologie du discours, particulièrement lisible dans l'écriture littéraire, une *dimension* de l'élucidation de l'écriture en général.¹² Or, l'indissociable du *non* constitutif de l'écriture et du vraisemblable paradoxal – le témoin scripturaire fait fond à la disparité du doxique – instruit qu'il n'est de symbolisation, à l'occasion de l'oeuvre littéraire, que par un jeu de questionnement qui fait du doxique et de ses normes non pas la règle de la symbolisation, mais le répondant provisoire et variable de la *casuistique* que constitue l'écriture. La rupture de la syntaxe rhétorique se dit nouvellement: l'écriture fait du doxique son propre contexte d'information non pas sous le signe d'une détermination, mais sous celui de la question même qu'est cette contextualisation – où il y a la possibilité et la nécessité de la lecture et de la communicabilité. Le pas au-delà de l'écriture instruit que celle-ci ne suppose, dans sa réalisation et dans sa reconnaissance, ni la détermination normative, ni l'élucidation suivant une pathologie du discours.¹³

NOTES

¹ Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Moscou, 1963; tr. fr., Paris, Le Seuil, pp. 8–10.

² Pour cette notion, voir notre article, «Représentation et antireprésentation: rhétoricité, anaphore, vraisemblable paradoxal», *Neohelicon*, 1991.

³ Sur ce point, voir Jean Baudrillard, *La Transparence du Mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée, 1990, p. 20.

⁴ Voir R. Barthes, «Sémiographie d'André Masson», *Critique*, n° 408, mai 1981, pp. 527–528. Et notre commentaire dans Jean Bessière, *Dire le littéraire*, Bruxelles, Mardaga, 1990, p. 316.

⁵ Pour cette notation, voir Jean-Pierre Dupuy, «Cybernétique et sciences de l'homme», *Le Débat*, n° 49, mars-avril 1988, pp. 164–184.

⁶ Pour une étude de la place du nominalisme dans l'esthétique contemporaine, voir Thierry de Duve, *Au nom de l'art. Pour une archéologie de la modernité*, Paris, Ed. de Minuit, 1989.

⁷ C'est ici contredire telle interprétation de l'allégorique, à partir de de Man, Jacques Derrida, *Mémoires pour Paul de Man*, Paris, Galilée, 1988, p. 86 et sq.

⁸ Pour l'usage de cette notion, voir Jean Bessière, «Rhétoricité et littérature: figures de la discordance, figures du partage», *Langue française*, n° 79, 1988, pp. 37–50.

⁹ Cf. l'article cité en note 2.

¹⁰ R. Queneau, «L'Explication des métaphores», dans *L'instant fatal, précédé de Les*

Ziaux, Paris, Gallimard, «Poésie», p. 75. Voir notre «Rhétoricité et passages de la distance: pour une contre-lecture des idéologies contemporaines du rhétorique avec l'aide de Paulhan, Queneau et Handke», *Texte*, n° 8/9, 1989, p. 1.

¹¹ Pour cette thèse, voir Paul de Man, *Allegories of Reading*, New Haven, Yale University Press, 1979, chap. 8.

¹² Pour une analyse d'un tel jeu d'élucidation, voir Hubert L. Dreyfus, «Foucault et la psychothérapie», *Revue Internationale de Philosophie*, n° 173, 2/1990, p. 224.

¹³ Il faudrait souligner que, outre la continuité qui peut être marquée entre *La Nausée* et *L'Idiot de la famille*, joue entre les deux textes une différence essentielle: *La Nausée* fixe l'altérité du témoin scripturaire; *L'Idiot de la famille* reprend cette notation pour la placer sous le signe d'une pathologie du discours, et sous le signe de la norme idéologique. C'est, hors de toute considération de la casuistique que fait l'écrit, faire apparaître clairement le tourniquet dans lequel est pris l'usage paradoxal de la référence au rhétorique.